



# TRILOGIE DES CONTES IMMORAUX (POUR EUROPE)

## ENTRETIEN AVEC PHIA MÉNARD

**Votre trilogie semble prendre sa source entre la Grèce antique et l'Allemagne d'après-guerre. Pouvez-vous nous parler de ses origines ?**

**Phia Ménard :** Tout est parti d'une commande inattendue de la documenta 14, quinquennale d'art contemporain de Kassel en Allemagne. Les commissaires d'exposition, Adam Szymczyk et Paul B. Preciado, m'ont invitée à créer sur deux thématiques : « Apprendre d'Athènes » et « Pour un Parlement des corps ». Je me suis donc rendue à Athènes à plusieurs reprises et à Kassel. Le contexte politique de la Grèce de 2016 était celui du gouvernement de la gauche radicale Syriza mis sous tutelle par Bruxelles. À Athènes, j'ai été tout d'abord frappée par la terrible situation économique due à la crise puis par des Grecs qui, malgré une grande pauvreté, venaient en aide aux migrants récemment arrivés. Près de l'Acropole, les touristes protégés par la police ne pouvaient rien en voir. Par ailleurs, Kassel, berceau des frères Grimm, n'avait d'autre intérêt que d'avoir eu un des premiers maires nazis en 1933. La documenta, créée vingt-deux ans plus tard sur les racines du mal, portait l'idée magnifique d'aider une population à se relever et pour cela de se réapproprier l'humanité par l'art. Et dans ces deux villes, j'ai vu des propositions artistiques qui ont fait bouger mon travail : la sculpture écologique *7000 chênes* de Joseph Beuys, installée dans cité de Kassel depuis 1982 et le programme 100 % belge du Festival d'Athènes et d'Épidaure dévoilé par Jan Fabre devant l'Acropole qui m'a fait dire que si j'avais été une artiste grecque, j'aurais fait sauter le Parthénon. Il y avait d'un côté la doxa d'une Europe économique subie par les Grecs et de l'autre, le dédain pour les artistes du pays. Mais que signifiait cette Europe ? C'est ainsi que, sous la forme d'un conte, est née *Maison Mère*. J'ai ensuite imaginé un *Temple Père*, rappel de la société patriarcale. La matrice, puis le *pater* et je voulais clore par une projection, cette *Rencontre Interdite* qui pose la question de la limite.

**Entre le Parthénon qui explose et l'anti-héroïne punk, votre performance est traversée par la violence et le spleen.**

J'ai toujours eu une grande conscience politique car je viens d'un milieu ouvrier militant qui s'est sans cesse questionné sur l'utilité de la lutte. Le *spleen* se trouve dans cette interrogation et fait partie de mon identité. Ma génération avait encore le choix de changer le monde mais ne s'est pas battue pour. La grande différence est que les jeunes aujourd'hui n'ont pas le choix, pour continuer à vivre, ils doivent lutter. Ma colère vient de là. *Maison Mère*, écrit en 2017, est le constat de ce que j'ai vu durant les vingt-cinq années de mon travail à travers le monde, tant de bonnes volontés qui se sont laissé engloutir par le néolibéralisme ou par ce qu'Achille Mbembe appelle les « nécropolitiques ». J'ai connu l'arrivée au pouvoir de Reagan et de Thatcher qui prônait l'ultralibéralisme avec la formule *There is no alternative* (TINA). Mais c'est surtout le slogan *No Future* du mouvement punk contestataire de l'époque qui m'a beaucoup touchée. C'étaient des visionnaires qui avaient pressenti que la société allait droit dans le mur. Derrière l'idée de créer ce personnage d'Athéna guerrière, je souhaitais suggérer qu'aujourd'hui elle aurait sûrement été punk. J'ai imaginé *Maison Mère* sur l'idée que la caste dirigeante ultralibérale estimait qu'il faisait toujours beau en Grèce et que l'on pouvait construire des maisons en carton peu coûteuses. La construction de ce Parthénon que j'appelle « Carthénon » par cette Athéna punk est symboliquement une maison, ventre de la mère, qui nous protège. Cette maison en carton qui va être détruite par l'eau est pour moi une métaphore de la société de consommation, un moyen de dire que l'humanité qui aura été si longue à se construire arrive finalement à l'échec, au réchauffement climatique.

## **Le deuxième volet, *Temple Père, né des ruines de Maison Mère*, rappelle votre plaidoyer contre le patriarcat de *Saison Sèche*.**

C'est une autre facette, puisqu'à ce moment-là je reprends la position de l'homme que je peux connaître de mon histoire passée. C'est la facette du père qui fait fabriquer par d'autres le symbole de sa puissance, une tour construite sur le principe du château de cartes avec pour référence la tour de Babel. L'érection de cette tour – symbole phallique par excellence – effectuée par des esclaves, va sortir de la vue et du cadre du théâtre. Je montre ici comment le patriarcat et l'ultralibéralisme sont liés et comment l'homme tire profit de l'humain. Je souhaitais parler de l'esclavage sous le rapport historique, mais la pandémie que nous vivons m'a amenée à réactualiser mon propos. Sur scène, cinq esclaves, figures symboliques, incarnent ces personnes envoyées au front pendant le confinement, éboueurs, caissiers, soignants, et puis aussi les autres, nous, qui ne sommes pas « nécessaires » : un enfant, une femme enceinte – symbole de l'exploitation du corps féminin – un quinquagénaire ruiné physiquement par son travail, un « associable » marginalisé ni clairement homme ni clairement femme, et le dernier, handicapé, aveugle. J'ai aussi imaginé la construction par les esclaves d'un temple à la gloire du patriarche comme une séance de sadomasochisme, avec cette idée de servitude volontaire. Qu'est-ce qui fait que nous nous obligeons à être esclaves et que nous l'acceptons ? Je me suis appuyée sur la notion de contrat comme l'analyse Gilles Deleuze dans son regard sur les textes de Léopold Von Sacher-Masoch, et sur des écrits tels ceux de Jeanne de Berg sur le sadomasochisme. Dans l'ultralibéralisme, c'est la même chose, c'est le contrat qui définit les règles. Le contrat précaire d'aujourd'hui, celui du livreur Uber, c'est du sadomasochisme.

## **Comment le thème « Pour un Parlement des corps » s'inscrit-il dans votre trilogie ?**

La question du corps est à la base de mon travail. Elle prend sens ici dans la relation que j'ai avec « l'ouvrier » qui comme mon père a travaillé toute sa vie dans des conditions terrifiantes et qui tire pourtant fierté de ce qu'il a accompli. Quelle que soit la souffrance, nous l'oublions parce que, malgré tout, nous participons à quelque chose d'incroyable. Le Parlement est censé être l'endroit de la discussion pour construire, il devrait donc nous aider à nous sortir collectivement de cette situation. Mais non, il raconte toujours la même histoire de fascination et de sidération, c'est encore aujourd'hui un parlement de la souffrance et de la servitude, un parlement des corps patriarcaux. Dans *Saison Sèche*, je me posais déjà la question de savoir ce qui fait que nous ne nous révoltons pas. C'est le sujet du dernier volet de la trilogie, *La Rencontre Interdite* : la révolution qui nous fait peur car se révolter c'est accepter que nous puissions mourir. Nous voulons changer le monde mais sans nous sacrifier. Les deux questionnements inévitables sont pour moi la mort et la révolution, intimement liées dans mon écriture et qui se rejoignent dans la question de la croyance. Laïque et athée, je suis face à un manque de spiritualité que j'ai dû pallier. Mais religieux ou non, nous sommes tous confrontés à notre incapacité à accepter notre finitude. Cette rencontre que je qualifie d'interdite car nous nous l'interdisons, est pour moi l'exercice de la pensée. Je veux l'amener dans le corps du spectateur qui se trouvera ici pris en immersion.

## **Dans un monde en proie à l'effondrement, face aux écueils et aux fragilités de l'Union européenne, que peut-on encore espérer de ce rêve d'Europe aujourd'hui ? Que peut-on encore apprendre d'Athènes ?**

J'ai renommé ma trilogie les *Contes Immoraux (pour Europe)* en retirant le « l' » à Europe, en pensant à une planète que nous pourrions nommer « Europe ». C'est un continent relié à tous les autres et dont il faut refantasmer l'histoire. Prenant sa source dans les vécus de nos grands-mères qui ont perdu des pères, des frères, des maris dans des guerres qui l'ont déchirée, l'Europe avait pourtant été construite pour éviter cela, « plus jamais ça ». Le « l' » donne l'idée de « l'autre », cette altérité qui nous nourrit, nous, gens de théâtre. Mais Europe, sans le « l' », c'est un rêve, un mythe en relation avec Athènes. Me dire que ma déesse s'appelle Europe, c'est me réapproprier une figure athée et laïque. Si aujourd'hui j'avais une aspiration à croire, je croirais en l'Europe, car c'est celle qui me garantit la paix, la possibilité d'avoir une altérité, c'est un creuset de rivières, de fleuves, de connexions, de langues qui nous relie. Ce sont des lieux de rêve. Ces contes sont une prière pour Europe. Je ne me demande pas si c'est l'autre avec un « l' » qui doit faire le chemin, je vais moi-même vers Europe, vers cette possibilité d'un parlement des peuples, d'une société des nations, d'un parlement des corps.

Propos recueillis par Malika Baaziz en janvier 2021

75<sup>e</sup>  
ÉDITION

Tout le Festival sur [festival-avignon.com](http://festival-avignon.com)

f t i #FDA21